

bottés, immobiles, qui, lui montrant leurs semelles, sortaient à demi de cette paille....

Arrivé au haut de l'escalier, l'aubergiste ouvrit une porte, introduisit Adalbert dans la chambre, posa la chandelle, et se retira, laissant son hôte en tête à tête avec lui-même.

La chambre, ou plutôt l'espace de grenier que les circonstances assignaient pour logement à notre artiste, ne démentait pas les promesses du rez-de-chaussée. Un grabat garni de draps qui auraient fait, le cas échéant, d'excellentes voiles de navire, deux chaises boiteuses et un grand coffre composaient le mobilier. Dans un coin, séchait un monceau de légumes, pois, fèves, haricots, encore garnis de leurs feuilles et de leurs tiges, et destinés à servir de provisions d'hiver.

Adalbert ouvrit l'unique fenêtre qui donnait de l'air à cet appartement peu splendide, et qui se trouvait du côté de la maison opposé au chemin et à la porte d'entrée. L'orage était dissipé ; les derniers nuages fuyaient vers le nord. La lune brillait au ciel et éclairait le paysage. Au-dessous de cette fenêtre, était un jardin d'une dizaine de toises en tous sens, qui seul séparait la maison d'une gorge profonde où roulait un torrent descendu des sommets voisins. On ne voyait pas les eaux, mais on les entendait. De l'autre côté, sur les flancs de la montagne, s'accrochaient des sapins qui avaient poussé partout où l'âpre rocher se couvrait d'un peu de terre. La lune éclairant les parties supérieures de ce tableau, et laissant dans leur épaisse obscurité les profondeurs de la gorge, produisait de magnifiques oppositions d'ombre et de lumière. Pas d'autre bruit que la voix rauque du torrent. On aurait pu la se croire tout seul dans la nature entière.

Ajoutez à l'effet puissant de ce tableau, les souvenirs de la guerre des Camisards, qui s'harmonisent si bien avec cette nature sauvage. Il semblait que ces gorges, que ces rochers eussent été faits tout exprès pour abriter les assemblées furtives d'un culte proscrit. Dans ces cavernes, dans ces forêts avaient dû retentir plus d'une fois les mousquetades échangées entre les soldats de Montrevel ou de Villars, et les bandes indomptables que ralliaient autour d'eux Roland, Cavalier ou Ravanel. Jetez au milieu de cet âpre paysage un combat furieux, acharné, une lutte à mort, comme il s'en voit dans les guerres civiles ou religieuses, et vous aurez un sujet que le pinceau de Salvator Rosa eût envié.

Notre voyageur contempla pendant quelques minutes ce spectacle imposant, après quoi nous devons convenir qu'il étendit les bras et bailla à pleine bouche, sous le frivole prétexte qu'il était fatigué et qu'il avait sommeil. Si on l'avait embarqué par un gros temps, sur le navire dont Joseph Vernet fit un jour son atelier pour étudier et reproduire une tempête d'après nature, nous parions que ce malheureux Adalbert aurait eu tout chétivement le mal de mer. C'est bien la peine de porter barbe de sapeur et crinière de lion pour être moins aguerri que les peintres du dix-huitième siècle, avec leur menton bien rasé, leur tête poudrée à blanc et leur jabot de dentelle !

Adalbert se prépara donc à se mettre au lit. Mais d'abord, il crut bon de fermer sa porte en dedans. Malheureusement il n'y avait pas de clé, pas le plus petit verrou.

A ce sujet, deux voies s'ouvraient pour les conjectures. L'absence totale des moyens défensifs pour les habitants de cette chambre indiquait-elle l'innocence d'une vertu primitive où bien quelque horrible précaution du crime ? Du temps où florissait la candeur patriarcale, nos habiles serruriers-mécaniciens n'auraient nullement fait leurs affaires. Les serrures de sûreté dont on ne peut triompher qu'avec l'emploi des pièces de siège, les secrets et les ressorts qui saisissent le voleur à la gorge ou lui cassent la tête d'un coup de pistolet, toutes ces superbes inventions, filles d'une civilisation très-avancée, ne seraient d'aucun usage dans un pays et dans un temps où l'on ignorerait les passions mauvaises. A quoi bon serrure et verroux, si le voyageur peut voyager sans crainte sous la garde de l'hospitalité antique ?

Adalbert ne demanderait pas mieux que de s'en tenir à une explication aussi satisfaisante. Mais en dépit de tous ses efforts, des commentaires moins rassurants reprennent le dessus dans son esprit. Il semble à notre artiste qu'il dormirait plus tranquillement si sa sûreté individuelle avait d'autres garanties que la bonne mine de l'aubergiste.

Pourtant, Adalbert se décide à se fier à la Providence. Il se déshabille, met sa montre et sa bourse sous son chevet, s'arrange le moins mal possible dans ce lit, qui aurait pu servir d'expiation aux pécheurs coupables d'avoir trop aimé leurs aises.

Depuis que notre voyageur avait pris possession de son appartement, la voix des maîtres de la maison, restés en bas, était bien, par intervalles, arrivée jusqu'à lui, grâce aux solutions de continuité des ais mal joints qui formaient les clôtures et les planchers. La femme de l'aubergiste étant étrangère à ces montagnes, ils s'entretenaient en français et non pas en patois. Poursuivi par une agitation plus forte que la fatigue, pour la dixième fois Adalbert venait de se retourner sur sa couche, quand quelques mots frappent distinctement son oreille, quelques mots qui le font bondir entre ses draps.

—Femme, as-tu bien lavé le sang ? demandait l'aubergiste à sa ménagère.—Sois tranquille, répondait celle-ci.

—C'est que, l'autre jour, tu ne l'aurais pas lavé, reprenait l'homme ; et il n'y a rien qui tienne comme les taches de sang !

Convenez, cher lecteur, que vous surtout l'heure et le lieu, dans un isolement aussi profond, cette conversation était bien de nature à troubler un homme qui n'avait pas un triple airain autour du cœur.

Ce qui se passa chez le pauvre Adalbert, vous devez sans peine vous le figurer. "As-tu bien lavé le sang ?" Affreuse question ! Et cette observation : "Il n'y a rien qui tienne comme les taches de sang !" Ne croirait-on pas entendre la criminelle épouse de Macbeth, dans l'horrible songe que vous savez, répéter, en frottant sa main souillée par l'assassinat du roi Banco : Ce sang ne s'effacera pas !

Le peintre, à ces affreuses paroles, s'était par un mouvement convulsif, dressé sur son séant. En ce moment, une circonstance revint frapper son esprit, une circonstance dont il avait jusqu'alors tâché d'éloigner ses pensées. On se rappelle ces deux pieds chaussés de boîtes qu'Adalbert avait aperçu à demi-cachés sous la paille. Plus de doute ! La fâcheuse prédisposition qu'il n'avait pu écarter, n'était que trop bien justifiée. L'explication surgit d'elle-même. C'est comme un éclair qui frappe les yeux de l'artiste, et lui révèle une épouvantable corrélation. Ces pieds sont, évidemment, ceux d'un malheureux voyageur égorgé : le sang qu'on a eu si grand soin de faire disparaître, c'est le sang de cet infortuné. Les assassins ont caché provisoirement son cadavre, en attendant qu'ils déroberent encore mieux la trace de leur forfait. Peut-être est-ce l'arrivée d'Adalbert qui les a dérangés tandis qu'ils étaient en train de dépouiller la victime. De là, leur précipitation et leur négligence involontaire.

Encore n'est-ce pas le premier meurtre commis dans cet horrible lieu ; la conversation de l'aubergiste et de sa femme le démontre assez. Adalbert est tombé dans un effroyable coupe-gorge, dans un autre maison Banca. Dira-t-on encore que les pressentiments sont de vaines chimères ?

L'instant d'après, nouvel échange de paroles entre les deux dignes époux :

—Notre homme, ne vas-tu pas monter là haut avec ton couteau ?—Tout à l'heure, si le voyageur dort, je tâcherai de ne pas l'éveiller.—Oui, oui, cela vaut mieux.

Ainsi, plus de doute possible ! Que devonir ? Que faire ? Cet aubergiste ou plutôt cet assassin, a pris soin d'en prévenir son hôte pour lui ôter toute espérance de secours : aucune habitation voisine d'où l'on puisse être entendu ! Les malheureux que leur mauvaise étoile amène dans ce lieu funeste, sont à l'entière discrétion de leurs bourreaux. Le crime consommé, la terre recouvre leur cadavre ou le torrent l'engloutit, ce torrent qui semble rouler au fond de la gorge ses eaux écumantes tout exprès pour cet épouvantable usage.

Adalbert essaiera-t-il de se barricader jusqu'à ce que le matin amène en ce lieu quelque mortel secourable qui, sans le savoir, mettra fin à ses angoisses ? Mais nous l'avons dit, nul moyen de clôture. Oh ! non, ce n'est pas l'innocence de l'âge d'or qui a laissé la porte ainsi dégarnie ! C'est une exécration combinaison de la sclérotasse.

Le défendre ? et comment ? L'aubergiste possède chez lui tout un arsenal pour le meurtre : hache, serpe, deux fusils ; et Adalbert n'a pas d'armes, pas même de rasoirs ; la mode des grandes barbes lui a fait supprimer cet instrument commun tout-à-fait inutile.

Peut-être une chance de salut reste encore au malheureux artiste. C'est la fuite. L'aubergiste et sa femme, ne se doutant pas qu'il a découvert l'horrible vérité, n'ont pris sans doute aucune précaution pour l'empêcher de tenter cette ressource. Adalbert prête l'oreille. Les deux habitants de la maison vont et viennent, occupés apparement de quelques soins domestiques... Qui sait ?... des apprêts du nouveau crime qu'ils méditent. Probablement ils attendent qu'il se soit écoulé assez de temps pour que leur hôte doive dormir d'un profond sommeil et s'offrir sans défense à leurs coups. Il n'y a pas un moment à perdre.

Heureusement, Adalbert avait conservé sa chandelle allumée. Il sort de son lit, où, depuis une demi-heure, la terreur le tenait immobile et comme pétrifié. Evitant de faire le moindre bruit, il remet ses vêtements, et il ouvre la fenêtre avec les plus grandes précautions.

Au dehors, toujours une paix profonde. Le ciel, maintenant, est complètement serein. La lune et son cortège d'étoiles brillent dans tout leur éclat. Mais Adalbert est encore moins disposé que tout à l'heure à savourer les beautés de cette nuit imposante. Une seule pensée l'occupe, celle de son évasion.

Une fois descendu, Adalbert se cachera dans ces buissons : il y restera tapi jusqu'à ce que le jour lui permette de s'éloigner de ce repaire d'assassins sans courir le danger de tomber dans quelque précipice, comme il pourrait fort bien lui arriver à la trompeuse clarté de la lune.

Derrière la maison, comme nous l'avons dit, est la gorge sombre et sauvage où mugit le torrent, et jusqu'au bord de laquelle s'étend le petit jardin. Les premières pentes de cette gorge ne sont pas tellement raides et dégarnies de terre, que des buissons épais n'aient pu y pousser leurs racines.

La fenêtre est élevée d'une quinzaine de pieds au-dessus du sol. Oh ! pourquoi Adalbert n'a-t-il pas dans son bagage un de ces échelles de soie qui, dans les drames ou mélodrames ornés de mantilles, de balcons, d'escalades et de sérénades, accompagnent si bien la *bonne lame de Tolède* ! On assure que, dans notre Paris moderne, tout sillonné de prosaïques commissaires de police et de vulgaires sergents de ville, certains jeunes hommes barbus, égarés, par leur imagination, dans les us et coutumes d'un autre âge, aiment à grossir leur mobilier d'une échelle de soie. Adalbert en a une chez lui, pittoresquement disposée entre un casque de ligueur et un miroir très-authentique de la Renaissance, que fabriqua, peu de jours avant qu'il en fit emplette, un ébéniste du faubourg Saint-Antoine. Cette échelle, vrai meuble de luxe